

pour l'avancement des Sciences, etc. Le prince Roland a publié : *Les habitants de Surinam*, notes recueillies à l'exposition coloniale d'Amsterdam, en 1883 (Paris, 1884, in-4^e, avec cartes coloriées, 61 photographies et 13 chromo-lithographies ; *Les premières nouvelles concernant l'éruption du Krakatoa* en 1883, dans les journaux de l'Insulinde (Paris, 1884, in-8^e), avec carte coloriée ; *Les premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde* [1595-1602] (Versailles, 1884, in-4^e, avec carte coloriée ; *Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée* (Versailles, 1885, in-4^e, avec carte coloriée ; *Les récents voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée* (Versailles, 1885, in-4^e, avec carte coloriée ; *Le fleuve Augusta* (Paris, 1887, in-4^e), avec carte coloriée ; *Note on the Lapps of Finmark*, en anglais, reproduction d'une lecture faite devant l'Institut Anthropologique de Londres (Paris, 1886, in-4^e). Le prince Roland Bonaparte a collaboré, en outre, à divers ouvrages français et étrangers : la *Revue Internationale de Géographie*, de G. Renaud ; l'*Exploration*, la *Revue Géographique*, de Dupeyron ; la *Nature* ; les *Proceedings*, de la Société d'Anthropologie de Londres ; les *Mitteilungen*, de Petermann, etc.

Le prince Roland Bonaparte est accompagné de M. de Beauvoir, son secrétaire, et de M. Esnard, son bibliothécaire, auxquels nous souhaitons également la bienvenue.

Ces messieurs nous ont dit que le prince était enchanté de son voyage aux Etats-Unis et en Canada. Il a admiré les institutions américaines qu'il a eu l'occasion de visiter, et il a été émerveillé des progrès de l'industrie du Nouveau-Monde.

VICTORIA, VEUVE DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC III

C'est le 25 janvier 1858 que feu l'empereur Frédéric III avait épousé Victoria-Adélaïde-Marie-Louise, princesse royale de la Grande-Bretagne et d'Irlande, née le 21 novembre 1840, fille de la reine d'Angleterre. Par ce mariage les deux principales puissances protestantes d'Europe se sont unies, mais l'Angleterre se montra peu satisfaite et l'on épargna point les prédictions sinistres. On estimait que, pour une princesse royale des Îles-Britanniques, c'était déchoir ou presque se mésallier que d'accorder sa main à un cadet de la maison de Hohenzollern, issu d'un hobereau des Marches de Brandebourg.

Quelque beau et avenant que fut le jeune époux, on ne se cachait point pour dire qu'il était de lignée inférieure et qu'on lui avait fait grande grâce de descendre jusqu'à lui. On plaignait la jeune fille et l'on déplorait le sort qui l'attendait, car, dans la vie un peu étroite de Berlin, elle ne retrouverait point les largeurs de l'existence anglaise, et les promenades au Thiergarten ne lui feraient point oublier les ombrages de Windsor.

L'indépendance de son caractère et l'influence de ses premières années l'ont seule empêchée de s'assimiler les coutumes mesquines qui dominaient alors à la cour de Berlin et l'ont tenue en dehors de cette sorte de servilisme officiel auquel elle échappait par le fait même de sa naissance.

En qualité d'Anglaise, la princesse ne trouvait de charme qu'aux choses d'Angleterre ; sous ce rapport, elle n'échappait point aux préjugés de ses compatriotes : depuis la forme du gouvernement jusqu'à la forme des bonnets, elle n'estimait que les formes britanniques et ne le dissimulait pas assez. Volontiers elle souriait des usages de la Cour, conservant, comme malgré elle, une expression ironique, répondant avec déférence et montrant trop qu'elle n'obéissait qu'aux devoirs de sa situation. Elle avait toujours l'air de supporter les Allemands plutôt que de les accepter, elle s'en gaussait dans l'intimité, les trouvant lourdauds, guindés dans leur servilité, bons à faire des fantassins et incapables de s'approprier l'élégance du dernier gentleman anglais. Cela non plus ne se pardonne pas, et le dédain est une flèche barbelée qui reste dans la blessure.

On peut dire, sans exagération, que c'est contre elle que toute précaution a été prise par le prince de Bismarck. C'est certainement dans son intérêt personnel, mais c'est aussi pour repousser toute ingérence de la princesse Victoria qu'il a chamberlé le vieil empereur, l'entourant de ses

propres partisans, dévoués à sa politique, c'est-à-dire à sa domination, en les choisissant avec soin parmi ceux que l'on nommait les adversaires de la petite cour de Potsdam. Lorsque l'on parlait de la princesse royale aux personnages des entours impériaux, on les voyait lever les yeux au ciel, pousser des soupirs et secouer la tête avec douleur.

Le ressentiment éprouvé par le prince de Bismarck et par ses dévôts contre l'impératrice a pénétré dans le peuple. La populace de Berlin, ignorante, crédule et bête comme toutes les populations, troublée des malheurs qui semblent s'acharner contre sa maison souveraine, s'en va répétant : " C'est la faute de l'Anglaise, c'est la faute des Anglais " La maladie et la mort du Kronprinz, la fin depuis longtemps prévue d'un empereur nonagénaire, on fait tout retomber sur la princesse Victoria et sur le docteur Mackensie : c'est une supprime injustice. Si Frédéric III a pu monter sur le trône, il le doit à l'énergie de sa femme et aux soins que lui a donnés le médecin anglais, si cruellement accusé par ses confrères d'Allemagne.

L'EXPOSITION DE BARCELONE

La grande salle des fêtes du Palais des Beaux-Arts de Barcelone (Espagne) offrait, le jour où fut inaugurée l'Exposition Universelle, un spectacle que nul n'oubliera parmi ceux qui le virent, et que reproduit si fidèlement notre gravure. Quoi de plus curieux, en effet, que cet enfant de deux ans, entouré de tout l'apparat de sa royauté, recevant l'hommage de ses sujets. Au fond d'un vaste quadrilatère, le roi Alphonse XIII est assis dans un grand fauteuil en velours rouge, dont le dossier est surmonté d'une couronne. Sa minuscule Majesté est vêtue de blanc ; elle porte un immense chapeau rond, chargé de plumes, et son cou est orné d'une colerette Louis XIII.

Derrière le fauteuil du roi, s'élève un dais en soie blanche, brodé de fleurs de lis d'or et orné, au centre, des armes d'Espagne et de Bourbon. Cette tenture est elle-même encadrée dans des rubans rouges, dont les larges plis retombent de chaque côté du trône.

Notre gravure représente le moment où, devant le roi, assis dans son fauteuil, l'alcade-mayer de Barcelone prononce son allocution. Les deux sœurs du roi, la princesse des Asturies, âgée de huit ans, et l'infante Marie-Thérèse, qui en a cinq, vêtues l'une et l'autre de toilettes blanches fort simples, sont assises sur des coussins devant le fauteuil royal.

La nourrice est placée à droite d'Alphonse XIII. Elle est vêtue de satin rouge, ornée de dentelle en fils d'or ; un foulard rouge lui entoure la tête. A gauche du roi se trouve Sa Majesté, la reine régente d'Espagne, dont la toilette en soie noire, relevée de parements au corsage et à la jupe de broderies d'or et d'argent, et le chapeau en filigrane d'or, sont d'une simplicité et d'un goût exquis. Elle tient à la main un éventail noir.

De chaque côté de ce groupe ont pris place le duc d'Edimbourg, le duc de Gênes, les membres de la famille royale, les chefs de l'armée, les ministres, etc., en grand uniforme, dont l'éclat faisait un contraste très curieux avec le petit roi, qui est en blanc dans son vaste fauteuil.

Donnons ici ce détail, qui a son intérêt : les invitations avaient été faites au nom du roi et de la reine-régente. En outre, les halbardiers, qui se tenaient dans la salle où la cérémonie a eu lieu, avaient le chiffre d'Alphonse XIII brodé sur l'épaule.

NOTES ET IMPRESSIONS

Soyons forts, nous aurons le droit d'être moins susceptibles.—PAUL DE CASSAGNAC.

Le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.—LAMENNOIS.

Les nations sont femmes par la névrosité et les affolements.—G.-M. VALTOUR.

Le gandin est un fils de bourgeois qui veut trancher de l'élégant et coupe dans l'imbécile.—JULES CLARETIE.

LES POESIES POSTHUMES DE VICTOR HUGO

La nouvelle œuvre inédite de Victor Hugo, depuis si longtemps annoncée : *Toute la Lyre*, vient de paraître à Paris. C'est bien toute la lyre, et c'est toute la vie du poète que ces deux volumes dont les pièces ont été réunies par les soins de MM. Vacquerie et Meurice. Il y a des vers de 1827 et il y en a de 1880. Victor Hugo est là tout entier, depuis l'âge d'homme jusqu'à la mort.

Nous en détachons trois pièces qui donneront une idée de la grande variété du livre. Dans la première partie se trouve ce morceau exquis sous le titre : *Quatre heures du matin* :

Hommes ! voici mon Dieu qui sourit. L'aube éveille
Le ciron, la fourmi, la fleur des prés, l'abeille,
Les nids chuchotants, les hameaux,
La forêt aux profondeurs, les campagnes,
L'Océan, le soleil derrière les montagnes,
Mon âme derrière les maux.

Mon Dieu rêve. Il construit le lys dans le mystère ;
Son doigt aide la taupe à faire un trou sous terre ;
Il peint les beaux rosiers vermeils ;
Toute l'immensité, sur son œuvre courbée,
Contemple ; il fait, avec l'aide d'un scarabée,
L'admiration des soleils.

Vos énormes vaisseaux, qui vont sous les étoiles,
Embarrassant les vents dans leurs gouffres de voiles,
Monstres que l'homme impose aux mers,
Fatiguant de leur poids la bise exténuée,
Et traînant dans leurs flancs chacun une nuée
Plaine de foudres et d'éclairs.

Vos canons, vos soldats dont la marche olympique
D'un coin de terre obscur fait une plaine épique,
Vos drapeaux aux plis arrogants,
Vos batailles broyant les moissons, vos tueries,
Vos carnages, vos chocs et vos cavaleries,
Aigles de ces noirs ouragans,

Vos régiments pareils à l'hydre qui serpente,
Vos Austerlitz tonnans, vos Lutzen, vos Lépante,
Vos lénas sonnant du clairon,
Vos camps pleins de tambours que la mort pâle éveille,
Passent pendant qu'il songe et font à son oreille
Le même bruit qu'un moucheron.

Voici un tableau charmant pris dans un cimetière :

Je priais, recueilli dans ma pensée intime,
Le cimetière est doux au deuil silencieux
A cette heure où le soir ineffable et sublime
Vient à la paix des morts mêler la paix des cieux.

J'entendis qu'on marchait, je levai les paupières.
Le vent remuait l'herbe autour des crucifix,
Et je vis à pas lents venir parmi les pierres
Un aïeul par la main menant son petit fils.

Emu, j'interrompis mes funèbres extases,
Pour les suivre des yeux et tout bas les bénir.
Un vieillard ! un enfant ! ô mystérieux vases !
L'un rempli du passé, l'autre de l'avenir !

Cette petite main dans cette main débile
Me rappelait des jours enfuis, des jours meilleurs.
Le vieillard, par moments, s'arrêtant, immobile,
Regardait les tombeaux, l'enfant cherchait des fleurs.

Ecoutez maintenant cette description de la tempête :

Le vent hurle, la rafale
Sort, ruisselante cavale,
Du gouffre obscur,
Et, hennissant sur l'eau bleue,
Des crins épars de sa queue
Fouette l'azur.

L'horizon que l'onde encombre,
Serpent au bas du ciel sombre,
Court tortueux ;
Toute la mer est difforme,
L'eau s'emplit d'un bruit énorme
Et monstrueux.

Le flot vient, s'enfuit, s'approche
Et bondit comme la cloche
Dans le clocher,
Puis tombe et bondit encore ;
La vague immense et sonore
Bat le rocher.

La mer chante un chant barbare,
Les marins sont à la barre
Tout ruisselants ;
L'éclair, sur les promontoires,
Eblouit les vagues noires
De ses yeux blancs.

Les marins qui sont au large
Jette tout ce qui les charge,
Canons, ballots ;
Mais le flot gronde et blasphème :
—Ce que je veux, c'est vous-même
O matelots !